Un pèlerinage initiatique: le Voyage à l'Isle des Peupliers d'Arsène Thiébaut

Tanguy L'Aminot

En 1799, paraît à Paris un charmant petit livre orné de quatre belles figures gravées par Mariage: le Voyage à l'Isle des Peupliers d'Arsenne Thiébaut. L'ouvrage se situe dans un courant qui a donné déjà naissance à plusieurs textes du même genre et qui traduit la ferveur à la mode pour l'auteur des Rêveries du promeneur solitaire. Depuis 1778 en effet, il ne manque pas de pèlerins de tous horizons, célèbres ou inconnus pour venir se recueillir sur la tombe de l'hôte illustre du marquis de Girardin à Ermenonville. La reine Marie-Antoinette, Robespierre, Napoléon, Louis-Sébastien Mercier, l'abbé Brizard sont parmi ceux dont l'histoire a retenu les noms et les paroles prononcées devant les cendres du philosophe. Des livres ont paru qui rendent compte de ces visites et qui servent de guide à ceux qui veulent entreprendre l'excursion vers Ermenonville: ils décrivent les monuments et les fabriques qu'ils y verront, offrent les citations qu'ils trouveront sur ceux-ci et content des anecdotes de la vie de Rousseau. Un genre littéraire se constitue qui correspond à la sensibilité de cette époque¹. Le Voyage d'Arsène Thiébaut est un exemple tardif de cette mode et fait suite à plusieurs autres récits du même type, dont celui de Le Tourneur, mais il dépasse ses prédécesseurs en n'offrant plus cette

^{1.} Voir Anna Ridelhalgh, « Preromantic attitudes and the birth of a legend: French pilgrimages to Ermenonville, 1778-1789 », *Studies on Voltaire and the eighteenth-century*, 215, 1982, p. 231-252 et "Rousseau as God? The Ermenonville pilgrimages in the Revolution", *Studies on Voltaire and the eighteenth-century*, 278, 1990, p. 287-308.

fois seulement les éléments habituels sur le lieu et l'auteur, mais en constituant une démarche initiatique dont le visiteur peut bénéficier pour peu qu'il suive les étapes proposées et communie avec Rousseau.

Arsène Thiébaut de Berneaud, écrivain et savant, est né à Sedan en 1777 et mort à Paris en 1850. Malgré son jeune âge, il s'engagea dans les armées de la République et fit la campagne de 1795. Il appartient avec d'autres rousseauistes comme Pierre Blanchard², à cette génération de patriotes et de républicains fervents qui n'a pas renié la foi de sa jeunesse sous l'Empire: il refusa notamment la Légion d'honneur qu'on lui proposait pour ses travaux scientifiques et il fit paraître Le Tocsin de l'opinion publique, une brochure où il dénonçait les intrigues des émigrés et attaquait le futur roi Louis XVIII. Il ne fut cependant pas un chantre des Jacobins ni un extrémiste: s'il admire Condorcet, Mirabeau, Danton ou Camille Desmoulins, il n'a que mépris pour Robespierre ou Marat, « dont le nom seul est une injure », écrit-il dans une des notes du Voyage à l'Isle des Peupliers3. Il déplore le vandalisme révolutionnaire qui a saccagé plusieurs monuments du jardin d'Ermenonville, et s'en prend à la Convention qui a enlevé les cendres de Rousseau pour les conduire, en 1794, au Panthéon. Après la Révolution, Arsène Thiébaut suivit une carrière administrative et approfondit ses connaissances d'histoire naturelle et d'agronomie. Il publia de nombreuses études sur la flore de l'Allemagne et entreprit des travaux fort sérieux dans ce domaine quand il fut nommé, en 1808, bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine et secrétaire de la Société linnéenne.

Le Voyage à l'Isle des Peupliers est son premier livre, publié en 1799, alors qu'il a à peine plus de vingt ans. S'il ne connaît qu'une seule édition en France, l'ouvrage est remarqué par un homme de lettres polonais qui le traduit et l'édite à Wilno en 1819, un an avant que soient traduits en Pologne certains fragments des Rêveries. Le livre de Thiébaut frayait ainsi la voie à la compréhension du dernier recueil de Rousseau en offrant

aux Polonais « tous les attraits d'une prose émotionnelle imagée, riche en métaphores inusitées chez [eux], représentant une manière de s'exprimer peu connue et encore moins pratiquée⁴ ». En 1820, Thiébaut publie un autre Voyage à Ermenonville contenant des anecdotes inédites sur J.-J. Rousseau. Ce texte, qui est pour une grande part la reprise du Voyage à l'Isle des Peupliers, fut réédité en 1826.

Le Voyage à l'Isle des Peupliers fait référence dès le début au Voyage à Ermenonville de Le Tourneur, paru en 1788 dans le premier volume des Œuvres complètes de Rousseau, éditées par Louis-Sébastien Mercier, Gabriel Brizard et quelques autres. Thiébaut reconnaît que c'est cet ouvrage qui l'a conduit à entreprendre ce pèlerinage et à visiter Ermenonville. Son livre peut donc apparaître comme une suite ou une reprise de son prédécesseur. L'esprit en est cepen-



Arsène Thiébaut de Berneaud, Voyage à Ermenonville, contenant des détails sur la vie et la mort de J.-J. Rousseau, le plan du pays et la flore d'Ermenonville, de Decourchant,

Paris, 1826.

dant fort différent. Le Tourneur utilise un procédé romanesque pour décrire son entreprise, celui de se donner pour compagnons de route deux Anglais avec lesquels il peut disserter sur Rousseau et le domaine de Girardin. C'est par un échange de points de vue que le lecteur est introduit dans l'univers de Rousseau et que l'intrigue progresse. Le livre comprend un long préambule où l'on décrit les jardins de Chantilly, occasion « d'opposer le jardin à la française, ou même anglo-chinois, au jardin romantique réalisé par Girardin s'inspirant d'exemples anglais et surtout

^{2.} Sur Blanchard, voir Tanguy L'Aminot, «Entre Rousseau et Nerval: Le Rêveur sentimental de Pierre Blanchard» dans Aspects du lyrisme du XVI au XIX siècle: Ronsard, Rousseau, Nerval, éd. Marie-Hélène Cotoni, J. Rieu, Jean-Marie Seillan, Nice, Publications de la faculté des Lettres de Nice, 1998, p. 137-150.

^{3.} Arsenne [sic] Thiébaut, Voyage à l'Isle des Peupliers, À Paris, Au Magasin des Romans nouveaux, Chez Lepetit, libraire, an VII, p. 156. J'ai procuré une réédition en fac-similé de ce livre aux Éditions À l'écart, à Reims, en 1986, avec une préface qui exposait succinctement ce que je développe ici. Je modernise la graphie.

^{4.} Ewa Rzadkowska, «Le Voyage à l'Isle des Peupliers d'Arsène Thiébaut et sa version polonaise de 1819 », *Cahiers de Varsovie*, 10, 1982, p. 246.

de *La Nouvelle Héloise* ⁵ ». L'auteur ne cache pas ses doutes quant à la possibilité d'apprécier Rousseau pour des Anglais flegmatiques et son livre est tout autant un traité de psychologie de l'âme britannique qu'un manifeste préromantique. Il présente et analyse les changements qui s'opèrent parmi ses compagnons au fur et à mesure de leur excursion, et ceux-ci ne peuvent qu'exprimer leur satisfaction en disant qu'Ermenonville « peut passer pour le Leasowes de la France; il a échappé à la contagion générale, à l'ennuyeuse symétrie du cordeau et aux fastueux ornements de la vanité⁶ ». Le *Voyage* de Le Tourneur devient ainsi un guide pour ceux qui veulent communier avec ce lieu rousseauiste et connaître l'émotion sentimentale propre à la pensée du philosophe genevois.

Si Thiébaut reconnaît cette influence, son Voyage à l'Isle des Peupliers pousse plus loin que son prédécesseur la dimension initiatique. Son livre retrouve – consciemment ou non, peu importe ici –, certains traits de la littérature médiévale. Les romans arthuriens me paraissent en effet les modèles du roman d'initiation. Ils mettent en scène des chevaliers qui partent en quête à travers le monde, affrontent des dragons ou des génies, sont soumis à des épreuves exceptionnelles dans le but de devenir plus accomplis. Une femme est souvent à l'origine de leurs prouesses et les romans courtois qui proposent une nouvelle relation entre les sexes, donnent maints exemples de grands guerriers asservis à la volonté de celles qui possèdent leur cœur. Lancelot monte ainsi dans la charrette pour obéir à la volonté de Guenièvre et, par sa soumission, grandit bien plus dans son estime et son amour en agissant ainsi qu'en affrontant les chevaliers les plus brillants. Le but de l'initiation est l'accomplissement de soi. C'est une entreprise personnelle menée par un individu dans un univers symbolique, ritualisé et codé, dans lequel la sensibilité plus que la raison et la logique, est une des clefs. Le Moyen Âge me paraît en effet l'époque de référence pour définir l'initiation, puisque celle-ci se définit par une transformation de la personne et obéit à des rites que Simone Vierne ou Pierre Gallais ont fort bien analysés⁷. Le chevalier entame une quête qui doit le transformer et le conduire vers plus de perfection. Tout ce qui lui arrive au cours du voyage, toutes les rencontres qu'il fait sont autant d'étapes ou d'épreuves vers cet aboutissement. Chacune a un sens profond, qui a valeur symbolique et mythique, et qui dépasse les apparences. Le cas de Perceval a valeur exemplaire en montrant comment un chevalier, élevé en dehors de sa condition, ne peut échapper à celle-ci et à sa destinée: du jeune homme rustre et idiot qui apparaît au début du livre de Chrétien de Troyes, jaillit un chevalier accompli qui vainc toutes les épreuves et conquiert le Graal en compagnie de Galaad et Bohort.

Arsène Thiébaut peut être aisément rapproché des auteurs médiévaux puisque son livre décrit aussi une quête: celle d'un jeune homme de la fin du XVIII^e siècle pour communier avec Rousseau et sa sensibilité. Comme eux, il peint les aventures d'un personnage errant qui va faire des rencontres, chacune le faisant passer à un stade plus avancé, lui ouvrant le cœur et l'esprit avant l'accomplissement final sur la tombe du grand philosophe. Le *Voyage à l'Isle des peupliers* commence d'ailleurs, comme nombre de récits de chevalerie, au printemps. Les premières lignes de la Première Promenade sont les suivantes:

Le printemps renaissait; la Nature se paraît de ses plus beaux habits. Le laboureur joyeux reprenait le manche brillant de sa charrue. L'année rajeunie se plaisait à folâtrer sur la tendre pelouse, avec les jeux, les ris de l'aimable fils de Vénus. Les plaines, les vallons, les montagnes, les bois, les rivières et les cieux offraient à l'observateur un spectacle qu'il ne pouvait se lasser d'admirer... (p. 18).

Le lecteur peut certes voir là un écho des *Saisons* de Thompson ou de Saint-Lambert, mais il lui faut également penser au début du *Perceval* de Chrétien de Troyes: «Ce fut au temps qu'arbres fleurissent, feuilles, bocages et prés verdissent et les oiseaux en leur latin doucement chantent au matin et tout être de joie s'enflamme⁸». Le choix de la saison où le narrateur du *Voyage* entreprend sa quête ne nous paraît pas anodin. Arsène Thiébaut aurait en effet pu prendre exemple sur son prédécesseur, Le Tourneur, qui situe le pèlerinage de ses trois personnages en été. Jacques Gury qui a procuré une réédition du livre de Le Tourneur commente: « Pour des raisons pratiques et sentimentales, le pèlerinage à

^{5.} Jacques Gury, Préface de Pierre Le Tourneur, Voyage à Ermenonville, Reims, À l'Écart, 1990, p. VI.

^{6.} *Ibid.*, p. 175. Créés en 1745 près de Halesowen (Worcestershire) par le poète William Shenstone, les Leasowes constituent un modèle du jardin romantique anglais.

^{7.} Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1973. Pierre Gallais, *Perceval ou l'initiation. Essai sur le dernier roman de Chrétien de Troyes, ses correspondances « orientales » et sa signification anthropologique*, Paris, Éditions du Sirac, 1972.

^{8.} Chrétien de Troyes, *Perceval ou le roman du Graal*. Traduction de Jean-Pierre Foucher et André Ortais. Paris, Folio Gallimard, 1974, p. 34.

Ermenonville se fait "traditionnellement" aux beaux jours et à l'époque où mourut Rousseau⁹ ». Si Thiébaut n'a pas respecté cette « tradition », c'est justement parce que le choix de la saison a pour lui une valeur symbolique, celle du renouveau. Son personnage, comme Perceval, entame une aventure destinée à en faire un autre homme.

Parmi les scènes essentielles du Perceval de Chrétien de Troyes figure celle des gouttes de sang dans la neige. Le jeune chevalier voit en effet un faucon attaquer une oie dans le ciel et entre en contemplation en voyant le sang qu'elle a laissé dans la neige: «Cette fraîche couleur lui semble celle qui est sur le visage de son amie. Il oublie tout tant il y pense car c'est bien ainsi qu'il voyait sur le visage de sa mie, le vermeil posé sur le blanc, comme les trois gouttes de sang qui sur la neige paraissaient¹⁰ ». La scène a valeur symbolique, d'autant qu'elle précède la rencontre de Perceval avec le roi Arthur. Chez Thiébaut, les oiseaux sont également présents et leur évocation se place au moment où le narrateur entre dans le village d'Ermenonville. Il assiste là aussi à une scène brutale, celle de l'épervier « égorgeant de sang froid les petits de la fauvette », mais il ne tombe pas dans un état second comme le chevalier du Moyen Âge. Il se contente de rapprocher cette «image trop frappante de la conduite de l'homme riche et puissant envers le faible et le pauvre » (p. 40). La scène n'est cependant pas plus anodine que dans le roman de Chrétien de Troyes, car elle est à mettre en parallèle avec la deuxième rencontre que le héros fait avec la gent ailée dans la Troisième Promenade. Cette foisci, c'est à une scène d'amour que le lecteur est convié. Le promeneur, après avoir visité la cabane de Rousseau, arrive devant un orme sur l'écorce duquel est gravée une déclaration d'amour :

Je vis sur une de ses branches deux jeunes tourterelles qui se caressaient amoureusement. Je pris un sensible plaisir à les voir ainsi se livrer aux douceurs de l'amour conjugal, leurs tendres roucoulements avaient l'empreinte du bonheur... Ah! que leur sort est digne d'envie!... (p. 126).

Ce texte fait vis-à-vis à une gravure qui illustre la scène et qui confirme qu'il s'agit là d'un moment important du récit. Que l'arbre soit un orme n'est pas indifférent non plus. C'est sous un orme que Gauvain aperçoit l'Orgueilleuse de Logres dans les romans arthuriens. Cet arbre, en raison

de son caractère hermaphrodite, est le symbole de l'hybride et du croisement. Il est à la croisée des mondes, du présent et du passé, à la fourche de la vie et de la mort. du bien et du mal, de la vérité et du mensonge. C'est sous ses branches – et non pas sous celles du chêne, comme on le croit généralement – qu'on rendait autrefois la justice et c'est sous un orme que Rousseau connaît l'illumination à Vincennes¹¹. Cette variété d'arbre symbolise en effet la régénération. On notera enfin que, dans la première scène avec l'épervier attaquant le nid de fauvettes, l'arbre où est ce nid n'est pas mentionné. L'orme décrit par la suite a donc toute son importance, d'abord parce qu'il abrite ces symboles de la paix que sont les tourterelles¹², mais aussi parce que tout arbre est une métaphore de la croix dans la culture occidentale, ainsi que l'a montré Simon Schama¹³. Même si ces



Arsène Thiébaut de Berneaud, Voyage à Ermenonville, contenant des détails sur la vie et la mort de J.-J. Rousseau, le plan du pays et la flore d'Ermenonville, de Decourchant,
Paris, 1826.

éléments symboliques restent fort discrets chez Thiébaut, le texte marque bien l'évolution qui s'est produite chez le héros entre la Première et la Troisième Promenade, la transformation de ses sentiments et de sa vision du monde. Le Voyage à l'Isle des Peupliers est bien

^{9. «}Le Tourneur, Voyage à Ermenonville, op. cit., p. 68 et note de J. Gury, p. XV.

^{10.} Chrétien de Troyes, Perceval, op. cit., p. 111.

^{11.} Voir à ce sujet le commentaire de Renato Galliani, « Rousseau, l'illumination de Vincennes et la critique moderne », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, 245, 1986, p. 414-415.

^{12. «}La tourterelle et la colombe, "oiseaux simples et innocents", sont pour saint Augustin deux symboles pour préfigurer les hommes spirituels, ou représentent pour nombre de théologiens les âmes voletantes des saints », écrit Armelle Le Bras-Chopard dans Le Zoo des philosophes. De la restauration à l'exclusion (Paris, Plon, 2000, p. 200).

^{13.} Simon Schama, Le Paysage et la mémoire, Paris, Seuil, 1999, p. 213 sq.

un texte initiatique décrivant l'accomplissement d'un personnage par la fréquentation d'un lieu autrefois habité par Rousseau.

Le livre se compose de quatre Promenades et s'inscrit par cette appellation même dans la continuité des *Rêveries du promeneur solitaire*. Chacune d'elle expose une étape de la quête qui est, comme dans les romans médiévaux, l'occasion de rencontres. Chacune de celles-ci délivre un enseignement et sert à une nouvelle compréhension du monde.

La Première Promenade en comporte deux. Le narrateur est sur la route, à hauteur de Champlâtreux et de Luzarche (aujourd'hui dans le Val d'Oise), et rencontre un enfant misérable qui lui demande l'aumône, puis le conduit dans un taillis où sa mère et son petit frère ont trouvé refuge. Thiébaut la décrit «couverte des haillons de la misère», mais cela ne l'empêche pas d'être ému sexuellement par la vue de ses seins, car elle est en train d'allaiter son petit. La femme lui expose les raisons de sa détresse et, pour l'aider, il lui donne la moitié de sa bourse. La scène l'a marqué et il ne peut rassembler ses idées après l'avoir quittée, nous informe le texte qui se prolonge par une apostrophe aux riches à qui l'auteur vante le plaisir éprouvé à faire la charité. Ce passage évoque la page où Rousseau, dans *Émile*, expose un trait essentiel de sa philosophie: «Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir; soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme¹⁴. »

Le narrateur arrive ensuite dans la forêt de Chantilly. La nuit tombe. Le texte nous fait part de ses réflexions, car il médite beaucoup, et progresse par à-coups. C'est là une technique utilisée régulièrement par l'auteur dans le *Voyage à l'Isle des Peupliers*. Le héros y est confronté régulièrement, mais soudainement et comme par surprise à une nouvelle situation: le récit passe donc sans transition d'un plan à un autre et adhère à l'émotion que Thiébaut exprime, selon le style en vogue à l'époque, par des points d'exclamation et de suspension:

Mais quoi! j'entends pousser des soupirs... d'où partent-ils?... ils redoublent; ... serait-ce encore quelque malheureux?... puis-je soulager sa peine?... ou plutôt est-ce une victime tombée sous le fer homicide?... Cherchons, volons promptement à son secours (p. 30).

Ce procédé fait également adhérer le lecteur avec l'émotion exprimée,

d'autant plus que le récit est fait à la première personne, et que la quête semble se dérouler au fil des mots.

Cette seconde rencontre est celle d'un militaire « assis au pied d'un chêne et paraissant exténué de fatigue », qui rentre chez lui après avoir combattu pendant cinq ans dans les armées de la République. Il a perdu une main dans les combats, mais rêve du bonheur des retrouvailles avec sa famille, sa femme et son enfant. Cette deuxième rencontre a aussi valeur de leçon et vient compléter la première. Elle est une initiation au bonheur familial et au-delà à la patrie.

L'arrivée à Ermenonville se fait à la fin de cette Première Promenade qui est aussi la fin de la première journée. Le narrateur est maintenant en mesure de communier non pas encore avec Rousseau, mais avec le cadre où il a vécu: l'auberge qui porte son nom, les sabots et la tabatière du philosophe sur lesquels il peut graver son nom, auprès de ceux laissés par les précédents visiteurs venus de toute l'Europe. L'approche du pays de Rousseau ne pouvait se faire sans ces deux rencontres qui ouvraient son cœur à la sensibilité, à l'humanité et à la patrie. Le lieu de l'initiation est généralement éloigné de la vie courante et il est nécessaire de se purifier pour y accéder.

La Deuxième Promenade commence dès le lever du soleil, le lendemain. Elle va traiter essentiellement de la mort qui joue un rôle primordial dans les textes initiatiques où il faut d'abord mourir pour naître à nouveau sous une forme plus accomplie. À peine le narrateur a-t-il chanté la beauté du soleil levant que la mort surgit sous la forme des oiseaux expirant sous l'attaque de l'épervier. Ses premiers pas dans le village lui donnent l'occasion de faire une description touristique de celuici puis d'aborder le parc par la prairie arcadienne. Il entre dans un nouveau monde, « un pays enchanté » — c'est-à-dire un pays qui est sous l'action d'un enchantement par la vertu de celui qui y est passé, Rousseau:

Le petit village d'Ermenonville est situé au milieu de prairies fertiles, de vergers riches et spacieux, arrosés par des ruisseaux limpides, dont les eaux serpentent de tous côtés. L'air y est pur, la tranquillité y règne, les habitants sont bons et paisibles; de vastes bois l'environnent, et des montagnes l'abritent du vent glacé du nord... Tel est en abrégé l'aimable position de ce séjour de paix et de bonheur (p. 42).

Malgré cela, on décèle dans les premières descriptions des monuments

^{14.} Jean-Jacques Rousseau, Émile, ou de l'éducation, Paris, Bordas, 1999, p. 64.

du parc la présence de la mort sous la forme des inscriptions effacées par le vandalisme révolutionnaire ou par les évocations antiques qu'entraîne chez Thiébaut la lecture des pensées gravées dans la pierre. Sa première approche du tombeau de Rousseau est révélatrice de cet état d'âme et elle comporte déjà quelques détails qui montrent qu'on est en terre singulière, dans laquelle le temps et l'espace obéissent à des lois autres. L'approche est lente d'abord et comme insensible:

J'approchais insensiblement de l'isle des Peupliers, où se trouve la tombe de Jean-Jacques, et je sentais mon âme saisie d'un saint respect; je voyais devant moi cet auguste sanctuaire, et j'éprouvais cette crainte salutaire, ce profond recueillement dont une âme religieuse est pénétrée à l'approche du temple de la Divinité (p. 51).

Puis le temps s'accélère et le visiteur perd le contrôle des choses et de luimême:

Je franchis précipitamment l'espace... Je ne fus point le maître du transport qui m'agitait, et des larmes s'échappèrent de mes yeux... Terre heureuse! m'écriai-je en me jetant à genoux, je te salue; ... je te salue, ô tombe sacrée, trophée respectable de l'amitié, gloire de la vertu, consolation de l'humanité! je te salue...

Une douce rêverie s'empare du promeneur et mille idées confuses l'obsèdent alors : il devient sombre et mélancolique, nous dit le texte. On ne sait pas très bien alors s'il est face à l'île à contempler la tombe ou s'il a franchi l'eau qui le sépare du cénotaphe dans cette première évocation. La même scène se renouvelle dans la Quatrième Promenade où la géographie est tout aussi brouillée. Thiébaut parcourt le parc une nouvelle fois, visite le Bosquet des Amours et le Tombeau de Laure, puis débouche près du lac: «Soudain un lac s'offrit à ma vue. Une chaloupe est sur le rivage; j'y entre, je saisis les avirons et en peu de minutes me voilà aux pieds de la Tour de Gabrielle » (p. 146). Après l'avoir décrit, il reprend sa quête, monte dans la chaloupe et connaît alors une apparition, celle de Rousseau luimême, tel qu'il est sur le lac de Bienne dans la cinquième Promenade des Rêveries, et qui se confond ici avec lui dans une même évocation de la nature et de la divinité. La dernière gravure du livre illustre cette scène et montre le jeune homme voguant vers la tombe du grand homme. La quête est alors finie et le héros, ayant atteint la perfection, peut s'en retourner.

Les romans d'initiation comportent souvent un tel processus. Le che-

valier ne va pas directement vers l'objet de sa quête et même le plus preux n'est pas forcément destiné à terminer la quête. Il peut être mis en sa présence une première fois sans le voir, comme le fait Perceval quand il approche du Graal au château du Roi pêcheur. Seul celui qui est parfait comme Galaad, fils de Lancelot – le meilleur chevalier du monde – et de la fille du Roi pêcheur, peut découvrir le vase qui a recueilli le sang du Christ et achever la quête la plus fabuleuse de l'histoire du monde occidental. Les distances et les temps se brouillent alors et les chevaliers de la Table Ronde passent de Petite en Grande Bretagne comme si la mer n'existait pas. Les mêmes phénomènes se produisent dans le Voyage à l'Isle des Peupliers et nous confirment la dimension initiatique du livre.



Arsène Thiébaut de Berneaud, Voyage à Ermenonville, contenant des détails sur la vie et la mort de J.-J. Rousseau, le plan du pays et la flore d'Ermenonville, de Decourchant,

Paris, 1826.

Le héros peut approcher de l'objet de sa quête, mais il ne peut le voir ou en obtenir le bénéfice que s'il en est digne. Dans la Deuxième Promenade du Voyage à l'Isle des Peupliers, le héros n'est pas suffisamment transformé pour communier avec Rousseau, au point de le voir et de s'identifier à lui, comme il le fera dans la Quatrième. La Deuxième Promenade est placée sous le signe de la mort alors que la Quatrième le sera sous celui de l'amour. Entre-temps, le processus aura été accompli.

Le héros doit encore être initié et la rencontre avec le vieillard dans la seconde Promenade, après qu'il a vu la tombe de Rousseau, complète l'initiation reçue auprès de la pauvresse et du militaire dans la Première Promenade. Thiébaut rencontre en effet un vieil homme qui lui expose à

son tour une histoire dramatique et touchante, puisqu'il a perdu son fils unique, mort dans un incendie en voulant sauver un enfant. Le récit est entrecoupé de descriptions du sarcophage de Rousseau qui montrent bien que cet épisode n'est pas une digression étrangère à la quête. La mort est partout présente dans cette partie et l'auteur parle alors du jeune suicidé d'Ermenonville dont la tombe voisine avec celle de l'auteur de *Julie*. La Promenade se termine par une exhortation du vieil homme à Thiébaut sur la piété filiale et sur l'importance de vénérer ses parents. Son discours est moins centré vers l'individu et le bonheur personnel qu'il ne l'était dans les deux premières rencontres et il s'ouvre sur l'humanité et la société tout entière: «Sois toujours l'ami de la Nature, l'esclave de la Loi; ces guides-là ne t'égareront jamais » (p. 104). Le vieillard est lui aussi un de ces intercesseurs vers la sagesse et son apparition illustre une des épreuves de la sensibilité auxquelles le héros rousseauiste du récit doit être confronté pour s'accomplir. La Deuxième Promenade se termine comme la Première par le retour à l'auberge et la contemplation de la tabatière et des sabots de Jean-Jacques. Le héros est comme un preux à la veille d'être adoubé.

La Troisième Promenade a donc un rôle capital dans le Voyage à l'Isle des Peupliers. C'est elle qui expose le moyen qui permettra d'approcher dignement du lieu saint. Elle commence par un hymne à la solitude, « source inépuisable de bonheur, pure jouissance de l'homme sensible » et c'est cet état chanté lui-même par Rousseau dans de nombreuses pages qui définit cette partie. C'est dans la solitude et le silence des passions que le citoyen du Contrat social entend la volonté générale qu'il porte en lui et perçoit le bien commun; c'est dans la solitude que Thiébaut devient plus sensible et plus proche de son maître. Il n'en oublie pas pour autant la fonction touristique de son livre et décrit à son lecteur le Désert et la cabane où l'ermite Jean-Jacques aimait à se reposer selon la légende. C'est sous son chaume qu'il s'assoupit et connaît sa première vision : sa mère vient le visiter et introduit Rousseau lui-même auprès de son fils. La leçon sur la piété filiale trouve ici une suite éloquente qui permet à Thiébaut de conspuer les excès de la Terreur et de dresser un portrait hagiographique du philosophe genevois:

Tel que l'astre qui féconde les moissons, en éclairant l'univers, il a fait briller le miroir de la vérité, et l'homme a été appelé à la vertu et à la liberté. À sa voix, les enfants ont connu le respect filial, les mères la tendresse, les épouses la fidélité...

Il fut le flambeau de son siècle (p. 124).

Cet hymne à la vertu se prolonge par la découverte de l'amour, d'abord sous la forme des tourterelles déjà évoquées, puis sous celle du Temple de l'Amour, «lieu charmant! [...] asile du mystère et du silence ». L'auteur prend soin de nous dire que ces lieux à l'écart n'ont connu que la visite de chastes amants, de bergers sensibles et de beautés timides et n'ont jamais servi à la luxure du «honteux sybarisme ». La nature elle-même incarne l'innocence alentour: la timide violette, l'éclatante pensée et les buissons d'églantier servent seulement d'abri à la « tendre fauvette ». Les citations qui ornent les monuments sont ici abondamment rapportées car elles parlent toutes de l'amour, nomment Le Tasse, Pétrarque ou la Julie de Rousseau. En abordant ce lieu, écrit Thiébaut,



Arsène Thiébaut de Berneaud, Voyage à Ermenonville, contenant des détails sur la vie et la mort de J.-J. Rousseau, le plan du pays et la flore d'Ermenonville, de Decourchant,

Paris, 1826.

on éprouve un bien-être qu'on ne peut rendre: il semble que ce soit la demeure de la Vertu. L'imagination s'y rappelle mille scènes d'amour et de mélancolie. Je croyais voir et entendre la sensible Julie, l'amoureux Saint-Preux, l'aimable Claire, le sage Wolmar et sa vertueuse épouse. Je repassais leur histoire, et ce tableau consolant d'un amour si pur, d'une si touchante amitié, d'une félicité si désirable me fit répandre des larmes d'attendrissement: mon cœur s'ouvrit à tous les sentiments qui font le charme de la vie, et tout ce que l'amour a de plus vif et de plus touchant se fit sentir à mon âme (p. 132).

Le miracle s'accomplit, la transformation se réalise ici quand le jeune

homme, maintenant digne de son maître, entame une prière à l'Amour. Une « pluie abondante » tombe alors, qui vient « rendre la vie aux plantes que la chaleur du soleil avait altérées » (p. 134). La pluie et plus généralement l'eau est l'élément du passage dans les récits initiatiques. Tout comme celle qui survient quand Émile entre dans le territoire de Sophie, elle est signe qu'on franchit une frontière, qu'on aborde un monde nouveau¹⁵. Évocation du fluide féminin certes, mais aussi onde purificatrice, coupure avec un monde souillé et misérable, celui d'avant la naissance ou plutôt d'avant la re-naissance: « Je respirais la vie, je voyais les oiseaux chercher un abri sous le dais d'un arbre touffu, tandis que moi, je m'opiniâtrais à vouloir recevoir la pluie » (p. 134). Thiébaut peut s'en retourner vers Ermenonville. Il est maintenant un homme nouveau à qui un repas de laitage suffit pour vivre dans le monde paisible et vertueux dont Rousseau a ouvert la route. C'est presque sous les traits d'un nouveau-né - d'un être de tempérance et de frugalité en tout cas - qu'il apparaît à la fin de cette troisième journée.

La Quatrième Promenade prolonge la précédente tant au point de vue temporel qu'au point de vue thématique. Elle commence sous les meilleurs auspices et la description de la nature exprime le renouveau connu par le narrateur:

Le ciel était devenu serein, l'air était embaumé par le parfum de mille fleurs qui semblaient s'être donné le mot pour éclore en même temps. Toute la nature semblait renaître: tel est l'effet d'une pluie printanière (p. 157).

L'amour seul préside à cette ultime étape. Il est présent à travers quelques images saisissantes comme celle du taureau suivant paisiblement la génisse ou du ramier roucoulant près de sa compagne et il se manifeste également dans le choix des derniers monuments que décrit l'auteur: le Bocage de la Bergère qu'il rebaptise le Bosquet des Amours. L'eau abonde en ces lieux sous forme de ruisseaux et de fontaine et confirme le caractère matriciel du lieu. Puis c'est le Tombeau de Laure et la Tour Gabrielle, construite aussi « au milieu d'un jardin environné d'eau », qui définissent l'itinéraire du promeneur en cette fin de journée : l'amante de Pétrarque et celle du roi Henri IV sont ici associées à *La Nouvelle Héloïse*

et concourront à une belle image légendaire qu'exposera Nerval dans Les Filles du feu, en 1854.

Le héros, tel un chevalier, est prêt pour l'épreuve finale qui n'est autre que la communion avec Rousseau. La nuit est venue et comme dans les opéras wagnériens, la barque arrive pour mener le preux vers sa destinée:

Je rentrai dans la chaloupe. La lune brillait au haut des airs; ses rayons argentés étaient réfléchis dans le lac, dont le seul jeu de mes rames agitait doucement l'eau limpide. Le silence commençait à régner autour de moi; j'étais seul avec la nature. Un léger zéphir agitait le feuillage, la chaloupe froissait les mobiles roseaux, qui relevaient leur tête flexible. Je prenais plaisir à écouter la tendre Philomêle, dont le chant mélodieux était parfois interrompu par le son plaintif et monotone du coucou: j'aurais passé la nuit dans cette situation. — Tout entier abandonné à mes réflexions, ROUSSEAU se présenta à mon esprit voguant au milieu du lac de Bienne, lorsqu'il habitait la charmante Isle Saint-Pierre. Je le voyais s'abandonnant au caprice de l'onde et des vents; ses yeux étaient tendus vers la voûte céleste, je me joignais à lui quand il adressa cette sublime prière:

«Souveraine Puissance de l'univers, être des êtres, sois-moi propice: jette sur moi un œil de commisération... Vois mon cœur, il est sans crime. Je mets toute ma confiance en ta bonté infinie, et tous mes soins à m'occuper de ton immensité, de ta grandeur, de ton éternité. J'attends sans crainte l'arrêt qui me séparera des humains: prononce, termine ma vie, je suis prêt à paraître aux marches de ton trône, pour y recevoir la destinée que tu m'as promise en me donnant la vie, et que je veux mériter en faisant le bien » (p. 148-151).

La quête se termine sur cette envolée lyrique qui rappelle et la *Profession de foi du Vicaire savoyard* et le préambule des *Confessions*. Le héros est comblé, accompli, il peut s'en retourner, il a vécu durant ces trois ¹⁶ journées pleinement tout ce qu'il pouvait vivre. Il peut rejoindre ses semblables et les faire bénéficier de ce qu'il a appris. L'épître dédicatoire qui ouvre le livre et qui s'adresse à la mère de Thiébaut donne un sens à cette démarche et rend compte de la totalité de l'expérience vécue: «Je m'y entretiens de tout ce qui me fut cher, de tout ce que j'aime, de tout ce

^{15.} Voir Jean-Jacques Rousseau, Émile, op. cit., 1999, p. 524 et mon analyse dans « La fée et l'initiatrice : Sophie », Études J.-J. Rousseau, 9, 1997, p. 122-124.

^{16.} Notons au passage cet accomplissement en trois journées. Le chiffre trois est connu pour son symbolisme, annonçant le principe créateur et l'ordre du monde et s'associant à de nombreuses figures mystiques et profanes, dont la Sainte Trinité, la dialectique.

66 TANGUY L'AMINOT

que je rechercherai sans cesse » (p. VII-VIII), écrit l'auteur en parlant de son livre.

Le Voyage à l'Isle des Peupliers est à la fois un récit de voyage, un texte initiatique et autobiographique et un guide pour ceux qui voudraient se promener dans les jardins d'Ermenonville, mais aussi un exemple à suivre pour ceux qui veulent communier avec la pensée du grand homme. C'est par ce dernier point qu'il diffère des récits équivalents à la mode en ce temps-là. Il présente un monde régénéré par la sensibilité rousseauiste, mais terriblement mièvre et domestiqué. Tous les êtres y sont beaux et gentils; la vertu suinte de tous côtés et la paix règne aussi bien que l'ennui. Thiébaut ne perçoit pas la tension et le dynamisme inhérents à Rousseau. Il a certes l'excuse de sortir d'une époque où les drames ont eu tout loisir de s'exprimer, mais son pèlerinage ne présente qu'une version affadie, plate et insipide d'une œuvre qui allait encore bouleverser le monde pour tant de générations.